

# Pour une histoire d'amour qui dure : le français et Marie Denise Pelletier

Par Jean-Sébastien Ménard

Marie Denise Pelletier est une des grandes voix du Québec. Le vendredi 25 janvier 2019, elle était de passage au [Théâtre de la Ville](#) pour y présenter son spectacle « L'éveillée : entre Claude et moi ». Je l'ai rencontrée dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche*.

**Marie Denise Pelletier, pouvez-vous vous présenter et nous parler de votre parcours.**

Je me nomme Marie Denise Pelletier. Je suis auteure-compositrice-interprète. Je fais ce métier-là depuis près de 35 ans. Mon parcours a commencé alors que j'étais au cégep. J'ai fait mes études en littérature et en cinéma au Cégep de Rosemont. L'écriture, la langue et la poésie, ça m'intéressait. Je suis aussi tombée dans la lecture à cette époque.

Quand j'étais petite fille, j'avais un rêve de chanter, mais lorsqu'on arrive à l'adolescence et qu'on se fait dire par sa mère qu'il faut avoir une vraie « job », ce n'est pas un choix évident. J'ai choisi d'étudier la littérature et le cinéma parce que je trouvais que c'est ce qui se rapprochait le plus de mon rêve. Les chansons, c'est de la littérature.

Au cégep, mes profs m'ont encouragée à chanter et à poursuivre mon rêve. Je les remercie énormément. Ils me faisaient chanter dans leurs locaux et ça m'encourageait. À 20 ans, j'ai décidé de poursuivre mon rêve. J'ai donc trouvé un travail et suivi des cours de chant. J'ai ensuite participé à tous les concours de l'époque, à tous ces concours qui étaient les pendants de concours comme *La Voix*<sup>1</sup>. Il y a toujours eu des concours servant de tremplin pour les jeunes artistes.



Photo de Jean-Charles Labarre

---

<sup>1</sup> Voir <http://tva.canoe.ca/emissions/lavoix/>

En 1982, j'ai remporté le Prix de l'interprétation du Festival international de la chanson de Granby<sup>2</sup>. Je dirais que ça a été un peu le début, pour moi, de croire à ce rêve, mais ce n'était pas gagné, parce qu'après ça, j'ai dû me trouver des musiciens pour m'accompagner et des gens pour écrire et tout ça... Ensuite, ça m'a pris quelques années avant d'avoir un premier contrat de disque, que j'ai signé en 1985, et, parallèlement à ça, je suis allée étudier en jazz au Berklee College of Music de Boston. Là-bas, ils voulaient me garder pour quatre ans et ils me payaient toutes mes études, mais quand j'ai signé mon premier contrat de disque, je suis revenue à Montréal. Ça m'a toutefois encouragée de savoir que les Américains voulaient me garder. Ils me trouvaient talentueuse. Ça m'a donné des ailes pour continuer.

De fil en aiguille, j'ai fait de belles rencontres. Je me suis trouvé un gérant et j'ai fait des disques. Mon premier album, *Premier contact*, est sorti en 1986. Quand il est paru, je participais à Starmania où je tenais le rôle de Stella Spotlight. J'arrivais dans les ligues professionnelles, avec mes chansons qui jouaient à la radio et moi qui étais sur scène avec Starmania. J'ai eu cette chance de vivre mes premières expériences professionnelles dans un cadre exceptionnel. L'année suivante, en 1987, j'ai fait paraître mon album intitulé *À l'état pur*. Les gens m'ont découvert avec cet album. Du jour au lendemain, je suis devenue très connue.

**Vos chansons « Tous les cris, les S.O.S. » et « Pour une histoire d'un soir », qui sont sur cet album, ont été de grands succès et vous ont fait connaître.**

Oui. Durant ma carrière, j'ai quand même eu une douzaine de chansons qui ont été des « singles », des « quarante-cinq tours », et qui ont eu du succès, qui ont été des numéros 1 ou qui ont été dans le « top 10 » des palmarès. J'ai donc joué beaucoup à la radio et j'ai fait énormément de spectacles.

Durant mes dix premières années de carrière, j'ai été au sommet de la popularité. Ça n'a pas toujours été heureux pour moi, parce que j'ai eu un peu de misère à apprendre à avoir autant d'attention du jour au lendemain, mais ça a été vraiment extraordinaire de pouvoir vivre de ce métier. Je réalisais mon rêve. Et je le réalise encore, 35 ans plus tard. Je n'ai jamais arrêté de chanter. J'ai fait plein de projets. J'ai travaillé avec André Gagnon, j'ai chanté plusieurs répertoires, j'ai écrit des textes et j'ai composé de la musique.

**Est-ce que, toute jeune, alors que vous étiez au cégep, vous écriviez beaucoup? Est-ce que vous écriviez vos chansons?**

Non. Je n'étais pas dans la chanson. J'étais plus dans la poésie. Ce que j'écrivais ressemblait parfois à des chansons. J'aimais écrire. Je me souviens qu'assez jeune, j'avais un cahier où j'écrivais mes états d'âme. L'écriture m'interpelait.

**Et l'écriture vous a accompagnée toute votre vie...**

Oui, absolument. J'ai des cahiers et des cahiers à la maison.

---

<sup>2</sup> Voir <https://ficg.qc.ca/information-generale/laureats/>

**Vous avez aussi chanté des textes de plusieurs grands paroliers comme Luc Plamondon, Eddy Marney, Daniel Balavoine et Richard Séguin. Comment faites-vous pour choisir un texte?**

Souvent, j'ai eu du « sur mesure ». Mon principal parolier s'appelle Normand Racicot. Il m'a écrit de fabuleuses chansons. Il y en a d'autres qui m'ont écrit des chansons. Certaines de ces chansons sont connues, d'autres le sont moins. Pour m'en écrire, tous ont été très à l'écoute de ce que j'avais envie de dire. C'est un luxe d'avoir des gens qui écrivent « sur mesure ». Même Luc Plamondon fait souvent ça. Il s'inspire de ses muses, comme il nous appelle. Pour nous écrire une chanson, il essaie de voir où l'on est rendu dans la vie et ce qu'on a envie de dire.

Les thèmes abordés dans mes chansons sont très universels. J'ai toujours chanté sur ce qui me tenait à cœur. Par exemple, à l'époque, j'ai demandé à Marc Chabot de m'écrire une chanson qui s'appelle « Inventer la terre » pour parler d'une quête d'humanité. Déjà dans les années 1980, j'étais très pro environnement et très pro paix dans le monde. J'ai aussi une chanson qui s'appelle « Survivre ensemble » et une autre qui s'intitule « Pourquoi? (si difficile de s'aimer) » qui sont vraiment à caractère social.

À travers tout ça, il y a bien sûr des chansons d'amour et des peines d'amour, comme « Pour une histoire d'un soir », qui a été mon premier grand succès. En fait, c'est la chanson qui m'a fait découvrir aux gens. C'était une chanson assez avant-gardiste à l'époque. Pourtant, quand Luc Plamondon m'est arrivé avec cette chanson, je n'étais pas super emballée. Je n'étais pas convaincue, mais finalement, ça a été un de mes plus grands succès en carrière. C'est un peu comme Céline Dion avec sa chanson du Titanic. Elle n'était pas certaine de vouloir la faire et c'est devenu un de ses plus grands succès.

J'ai donc eu beaucoup de chansons « sur mesure ». Il y a aussi beaucoup de gens qui m'envoyaient des textes à la maison, par la poste. Par année, je pouvais recevoir quelque 500 textes. Parmi ces textes, à un moment, j'en ai choisi quelques-uns d'un même auteur, Gilles Gosselin. C'est lui qui a écrit « Entre la tête et le cœur ». Quand j'ai reçu ses textes, je ne le connaissais pas. Ses textes m'ont énormément touchée par rapport à ce que je vivais à l'époque et j'en ai choisi trois<sup>3</sup> pour mon album « Entre la tête et le cœur ».

**Êtes-vous une grande lectrice?**

Je l'étais quand j'étais plus jeune. Maintenant, je suis plus dans l'exercice et dans la méditation. Je suis rendue à une époque dans ma vie où je choisis mes lectures. Je ne veux pas lire n'importe quoi. Il faut dire qu'on a tellement de choix. Au niveau de la musique, de la chanson et de la littérature, il y a beaucoup de choses offertes au public. Les moyens d'aujourd'hui ont permis aux créateurs de se faire voir plus rapidement et plus que jamais. Ils peuvent créer sur papier ou sur disque.

---

<sup>3</sup> Ces chansons sont « Entre la tête et le cœur », « Le voyage intérieur » et « On n'sait pas c'que c'est l'amour ». Elles sont parues sur l'album « Entre la tête et le cœur », Montréal, Disques Musi-Art, 1993.

Pour revenir à la lecture, je lis moins qu'avant, mais je choisis davantage mes lectures. Je lis les livres que j'ai vraiment envie de lire. J'aime lire des choses qui élèvent mon esprit plus qu'elles me divertissent. Je choisis en fonction de ça maintenant.

**Est-ce qu'il y a des auteurs qui vous ont marqué davantage?**

Ces temps-ci, je lis Eckhart Tolle. La spiritualité m'intéresse.

Tous les livres que Romain Gary a écrits, sous son nom ou sous celui d'Émile Ajar, je les ai beaucoup aimés, mais je ne retiens pas les noms des auteurs.

**Qu'est-ce que le français pour vous?**

C'est la langue avec laquelle j'ai appris à aimer tout de la vie. C'est la langue de mon cœur. Pour moi, « I love you », ça ne veut rien dire. « Je t'aime » veut dire quelque chose. Le français, c'est la langue dans laquelle j'ai grandi et avec laquelle j'ai appris à vivre et à échanger autour de moi. C'est une langue qui est tellement riche. Il y a un mot pour chaque chose. Parfois, il y a même plusieurs mots pour une même chose, ce qui est assez rare dans les autres langues.

En début de carrière, j'avais le choix entre chanter en anglais et chanter en français. J'ai délibérément fait le choix de chanter en français, parce que, pour moi, c'était une fierté d'être différente dans cet océan d'anglophones. En Amérique du Nord, cette espèce de petit peuple gaulois que nous sommes et qui survit dans sa langue, ça m'a touchée. J'étais du mouvement souverainiste à cette époque où l'on était beaucoup plus fier de ce qu'on était par rapport à notre culture qu'aujourd'hui. C'est sûr qu'aujourd'hui, on est plus branché sur la planète. C'est un peu malheureux parce que je trouve que dans notre culture, il y a une richesse extraordinaire. Ça vaut la peine de tendre l'oreille, de prendre le temps de lire nos auteurs et de découvrir ce qui se fait ici. Ça n'a jamais été aussi prolifique.

Toutes les semaines, je lis ma Presse religieusement et je découvre de nouveaux auteurs et de nouveaux chanteurs. Je trouve ça vraiment super.

Je chante donc en français parce que j'ai fait ce choix en début de carrière. J'en suis très heureuse. Ça m'a portée très loin. J'ai chanté en français partout dans le monde : au Vietnam, dans le cadre des Sommets de la Francophonie, en Afrique, à Cuba, au Vénézuéla et en Europe. Partout où j'ai chanté, je leur ai parlé de notre musique et de notre courte histoire de musique – parce que notre chanson a commencé avec la Bolduc dans les années 1930. Je leur faisais d'ailleurs des extraits de la Bolduc. C'était ma façon de vouloir faire aimer notre langue française, de vouloir faire aimer sa poésie et sa façon de se présenter. J'adore vraiment cette langue.

**C'est votre façon d'honorer et de valoriser notre langue et notre culture.**

Oui, bien sûr. Même si ce n'était pas le but premier.

C'est sûr que lorsque l'on chante, c'est un peu égoïste. On veut se faire aimer dans tout ça, mais il y a tout le temps eu une trame de fond qui m'amenait à le faire en français. Et ça, c'était plus fort que tout.

J'ai aussi chanté des chansons en anglais dans ma vie et je vais le refaire, mais, quand c'est en français, ça me touche profondément au cœur.

**Ces jours-ci, vous chantez le répertoire de Claude Léveillée, un des plus grands paroliers et chanteurs québécois. Pouvez-vous nous parler de ce projet?**

Mon disque s'appelle « Léveillée : entre Claude et moi ». Je fais découvrir aux gens mon Claude Léveillée, celui avec lequel j'ai grandi. Je suis née en 1960, presque en même temps qu'il a fait paraître ses premières chansons. À la maison, ses chansons jouaient beaucoup. On avait ses disques. Mes grands frères et ma sœur écoutaient ça. Je pourrais dire que j'ai ce répertoire dans mon ADN. Presque chaque chanson choisie dans mon spectacle est associée à quelque chose de précis dans ma vie.

J'ai connu Claude Léveillée... Je pense qu'il faut aussi rappeler que les textes de beaucoup de ses chansons ont été écrits par Gilles Vigneault. Gilles Vigneault signait les textes et Claude Léveillée, la musique. Chanter Léveillée, c'est donc aussi chanter du Vigneault, qui est un autre de mes auteurs-compositeurs préférés. L'amalgame de ces deux univers, la plume de Vigneault et le côté romantique de la musique de Léveillée m'ont toujours énormément touchée, même quand j'étais toute petite. Quand j'avais quatre ans, je chantais « Je viendrai mourir », au grand désespoir de ma mère qui trouvait que j'étais un peu jeune pour chanter ce genre de chanson. Ça venait toucher mon âme d'enfant.

Toute ma vie, je me suis dit : « Un jour, je rendrai hommage à ce fabuleux répertoire ».

**Claude Léveillée était un musicien très talentueux.**

Oui, et en plus, il était autodidacte. Il n'a jamais suivi de cours de piano. Il a appris par lui-même.

Ce soir, on a même deux pianos à queue sur scène. On va aussi rendre hommage à André Gagnon, qui a été son premier pianiste.

**Interpréter des chansons de grands auteurs comme Claude Léveillée et interpréter ses propres textes, est-ce différent? Est-ce qu'il y a une émotion ou une approche qui est différente?**

Non. Pour moi, ce n'est tellement pas différent que j'oublie souvent que certaines chansons que je chante, c'est moi qui les ai faites. Je fais complètement abstraction de ça. Pour moi, ce qui est important, ce sont les mots. C'est l'histoire que j'ai à chanter. Je me laisse porter par ça. Son auteur et son compositeur, quand je chante, cela m'importe peu.

Je choisis des chansons qui me parlent et, ensuite, je les chante. Il y a des noms derrière les textes et derrière les musiques, mais je ne privilégierai pas une chanson de tel ou tel auteur au détriment d'une chanson que j'ai écrite ou que quelqu'un de moins connu a écrite. Ce qui est important pour moi, c'est vraiment la musique et ce que la chanson a à dire.

**Est-ce que vous voyez un lien entre l'interprétation d'une chanson sur scène et le travail d'un comédien, vous qui avez aussi participé à plusieurs comédies musicales, dont Starmania, Fame et Roméo et Juliette?**

On dit qu'on est une interprète. Chanter, c'est un métier. Être interprète en est un autre. Ce sont les années qui font qu'une interprète se bonifie, parce que l'expérience est là. Personnellement, j'ai toujours pensé que c'était les chansons qui forgeaient l'interprète et la chanteuse. À force de faire ce métier, on gagne en maturité et en profondeur. D'être actrice, c'est exactement ça : c'est de faire ressentir une émotion dans un texte parlé. Alors, c'est exactement le même travail pour une chanteuse et pour une interprète. Elle doit chanter une chanson avec les bonnes notes et il faut que la voix vienne des tripes, qu'elle vienne du cœur et que cela soit senti pour que les gens le reçoivent de cette manière.

**Quand vous êtes allée aux États-Unis, dans le cadre de vos études à Boston, vous avez parlé en anglais? Est-ce que cela a influencé votre français?**

J'ai parlé anglais, mais à Boston, il voulait seulement m'entendre chanter en français! Il trouvait ça tellement beau et tellement naturel! Il y avait un romantisme autour de ça. C'est sûr que j'ai aussi chanté en anglais là-bas, mais le français, c'était ma particularité. Dites-vous que si vous allez dans le monde, les gens vont tendre l'oreille si vous arrivez avec votre propre culture.

Par rapport à l'anglais, moi, j'ai été élevé dans le quartier de Rosemont, à Montréal. Quand j'étais jeune, dans les années 1960, on parlait beaucoup avec des mots anglophones. Je me souviens que pour « comptoir », on disait la « pentry »; pour « lavabo », on disait le « sink ». Pour nous, on ne savait pas que c'était des « anglicismes », c'était les mots qu'on utilisait. Aujourd'hui, ce sont des mots qu'on n'utilise plus. Il y a eu une grande évolution.

Tout ça pour dire que j'ai grandi un peu en écoutant les deux langues. Je ne savais pas vraiment parler anglais, mais j'écoutais beaucoup de musique en anglais, dont celle des Beatles. Un jour, j'ai appris mon anglais pour vrai, mais ça n'a pas influencé mon français, au contraire. Je dirais même que depuis plusieurs années, mon français s'est bonifié au niveau de mon vocabulaire.

**Vous parliez d'environnement tout à l'heure. Est-ce qu'il y a des choses qui, ces jours-ci, vous interpellent et qui vous inquiètent dans l'actualité?**

Il y a des choses qui me crèvent le cœur. Ça a pris quatre milliards d'années à faire un éden, à avoir une planète extraordinaire, et là, en cent cinquante ans, on est en train de tout détruire. Je pense à ça et ça me fait de la peine. C'est le résultat de notre inconscience collective. Quand on fait abstraction de la planète et qu'on pense pouvoir exister sans elle, on se met un doigt dans l'œil. C'est un suicide collectif. On va frapper des murs. On en frappe déjà. Deux de mes frères sont en climatologie, en sciences de l'atmosphère. Dans la famille, on est très féru là-dedans et, comme le disent mes frères, ce qui s'en vient ne sera pas beau. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, mais on a besoin de se réveiller parce que ça va faire mal.

**Pouvez-vous nous parler de votre implication auprès d'Artisti<sup>4</sup> et nous expliquer ce que fait cet organisme?**

Pendant 17 ans, j'ai été au conseil d'administration de l'Union des Artistes<sup>5</sup> et d'Artisti. Artisti, c'est une société de gestion collective des droits d'auteur dits « voisins ». Ce sont des droits d'auteurs « voisins » des droits d'auteur conventionnels qui sont ceux que l'on obtient lorsque l'on écrit ou lorsque l'on compose de la musique. Avant 1997, les chanteurs et les chanteuses n'avaient pas ce droit. À partir de ce moment, il a été établi que l'interprétation d'un interprète ou d'une interprète valait quelque chose. On appelle ça le droit « voisin ». Je n'en expliquerai pas tous les tenants et tous les aboutissants parce qu'on en aurait pour des heures, mais pour illustrer le tout, disons qu'avant 1997, lorsqu'une de mes chansons passait à la radio, en tant qu'interprète, je n'étais pas payée. Maintenant, depuis 1997, les interprètes ont une part des droits d'auteur, les droits « voisins », qui ont été ajoutés. Nous ne sommes pas allés chercher une part des auteurs-compositeurs. Ce sont des droits qui ont été ajoutés et qui existent dans le monde entier. Il y a des pays qui n'y adhèrent pas encore, mais la Convention de Rome a été signée en 1960 et il y a au-dessus d'une centaine de pays qui adhèrent à cette convention. Moi, j'ai été là dès le départ, dès la création de cette société de gestion. Je suis même allée à Ottawa pour revendiquer ce droit, pour défendre l'idée que lorsque l'on s'empare d'un texte, qu'on met notre voix dessus et notre émotion, c'est une création. Ça a été reconnu. C'est vraiment extraordinaire. J'ai été là 14 ans comme présidente et 17 ans en tout. Là, j'ai passé le flambeau. C'était beaucoup de travail et j'avais envie de chanter. Juste pour vous donner une idée de l'importance de cette mesure, entre 1997 et aujourd'hui, il y a quelque 30 millions de dollars qui ont été distribués aux interprètes et aux musiciens, qui sont aussi considérés comme des interprètes.

**Le rapport à la langue française, dans ce cas, est-il différent? Quand on travaille et qu'on revendique nos droits, qu'on utilise la langue française pour argumenter et pour faire valoir son point de vue, l'utilise-t-on, cette langue, de la même façon que lorsqu'on est sur scène et que l'on chante des chansons?**

C'est un tout autre langage. Je peux te dire que lorsque je suis arrivée dans cette société, je n'avais jamais fait de politique. C'était un peu du charabia. Il y avait beaucoup de termes que je ne comprenais pas du tout. Ça a vraiment été un long apprentissage.

Malgré tout, je pense que lorsque l'on parle avec son cœur, on finit par trouver les mots et par se faire comprendre. Au début, quand je suis allée plaider ma cause devant les politiciens et devant des personnes qui ont l'habitude d'entendre quotidiennement des revendications, j'étais tellement convaincue de mon affaire, que ça a bien été. Je pense que c'est toujours ce qui sous-tend le texte, ce qui est en dessous, qui fait que tu vas convaincre quelqu'un ou pas. C'est sûr qu'il faut choisir ses mots. Il faut être compréhensible. Ça, c'est clair, mais si tu y mets du cœur et de la conviction, ça se rend encore plus loin et c'est encore mieux reçu! Et cela, même si c'est maladroit, même si les mots employés ne sont pas tout à fait ceux qu'il faut dire.

---

<sup>4</sup> Voir <https://www.artisti.ca/>

<sup>5</sup> Voir <https://uda.ca/>

Au cours de ces 17 années en politique, j'ai assurément appris un tout autre langage. Il m'a fallu apprendre à lire des contrats, apprendre à parler la langue juridique des avocats, parce que c'est souvent des avocats qui négocient les ententes. Je dirais que mon vocabulaire s'est beaucoup amélioré dans ces années.

Tout ça pour dire que le français est une langue tellement riche, que toute notre vie, on apprend de nouveaux mots. Ça enrichit ce que l'on est. Quand on parle en français et qu'on s'exprime en français, il vaut mieux aller chercher tout ce qu'on peut apprendre et mettre ça de notre bord pour pouvoir justement s'exprimer convenablement et essayer d'exprimer sa pensée pour que les autres nous comprennent. C'est ça, la langue de mon cœur, pour moi.

**Si vous aviez un message à formuler à l'intention des étudiants et des étudiantes du cégep en ce qui a trait à l'avenir de la langue française, lequel serait-il?**

Je dirais : « Soyez fiers d'être francophones, parce que vous êtes différents dans un océan d'anglophones autour de vous. Soyez fiers! » C'est sûr que plus on possède de langues, plus on est riche, mais le français, c'est notre langue maternelle, pour la plupart d'entre nous, c'est la langue qui nous a vu grandir. Il ne faut pas la perdre. Il faut en être fier. Je pense que si on est fier de qui on est, on va être fier de notre langue!

**Pour en savoir plus sur Marie Denise Pelletier, voir**

<http://mariedenisepelletier.com/>

**Pour connaître la programmation du Théâtre de la Ville, voir :**

<https://www.theatredelaville.qc.ca>